

Denicolai & Provoost

Hello, are we in the show?

(Comment voir la même autre chose)

S.M.A.K. Gand

—
par Antoinette Jattiot

À l'heure de lois anti-gaspillage, des actions de recycling de la *fast-fashion* et des innombrables publications «zéro déchet», la mode du recyclage est prise en tenaille entre un mouvement de conscientisation et les griffes d'une économie circulaire paradoxale, où les mesures politiques, toujours en demi-teinte, et la toute-puissance des lobbys témoignent d'une logique qui se mord la queue. Derrière les ironies du système, la gestion de nos rebuts pose d'abord la question de ce que l'on considère comme un «objet en fin de vie», puis celle de leur véritable possibilité de mise en re-circulation. Depuis plus de deux décennies, la pratique de Simona Denicolai et Ivo Provoost fait écho aux préoccupations écologiques de toute une génération. Leur approche singulière et protocolaire du monde qui les entoure est un double acte de récupération et de transformation, qui se démarque néanmoins par l'attention que les deux portent à la nature même du «déchet». En écartant la dimension d'inutilité de l'objet déchu, leur étude holistique du monde invite à une circularité de la matière et du regard. Ces circularités, le duo les tient en dehors d'une représentation binaire dudit rebut et d'une «économie» visant la rentabilité du recyclage. Les objets laissés-pour-compte de l'espace public et de la nature servent leur pratique comme des forces vitales et non monétisables, preuve d'un militantisme discret dont rend subtilement compte leur grande exposition au S.M.A.K.

«Hello, are we in the show?» démarre au hasard d'un rideau noir derrière lequel une fenêtre-bandeau laisse apparaître l'envers du décor. Les ombres d'un film et de silhouettes se meuvent doucement dans l'obscurité d'une vaste salle. L'exposition commence par une déconstruction – ou la mise en lumière (dans l'ombre [sic]) d'une circularité de production: à l'inverse de Truman Burbank¹ héros malgré lui d'un monde factice, l'illusion est d'emblée bousculée. Le dispositif invite à une conversion du regard et à une action immédiate dans l'environnement

au sein duquel agit le visiteur, tour à tour sujet d'investigation et acteur. Présent et futur s'enchevêtrent comme une inextricable combinaison, une persistance rétinienne qui ne nous quittera plus, jusqu'à la dernière étape du parcours et la découverte du dessin animé qui partage le titre de l'exposition. «Voir la même autre chose» est avant tout une affaire d'attention, celle qu'on porte aux choses et à notre environnement: une invitation à ne pas choisir entre l'intérieur et l'extérieur, l'avant et l'après mais à composer avec différentes temporalités et échelles comme un tout indissociable.

«Hello, are we in the show?» est en constante métamorphose. La performance de demain, le rendez-vous du goûter du dimanche, ou l'ensemble des autres œuvres protocolaires exposées dans la première salle, troublent l'ordre du temps. Entre l'aire de jeu et le couloir de métro, le sol vert antidérapant tire l'institution hors de son contexte muséal et en interroge la fonction de conservation figée. Lieu de passages et de rencontres en dehors de l'intime, elle devient l'espace dit «public». Les objets des protocoles proviennent d'un monde *a priori* extérieur mais dont les artistes rappellent l'origine par le cadre de la présentation. L'intérêt de cette exposition aux conditions «rétrospectives» réside dans la rencontre de formes connues et pourtant inédites, qui témoignent de multiples espaces de coexistence. L'œuvre du duo est une médiatrice, qui favorise le croisement de ses propres temporalités.

Pour la troisième édition de l'ensemble dans lequel ils sont présentés, les objets farfelus et bigarrés² de *Eyeliner* sont le prétexte d'une écriture teintée d'humour, qui poursuit l'histoire de la porosité des frontières entre le privé et le public, entre l'objet et sa perception. Cette «ligne des hautes-mers», comme se plaisent à l'appeler les artistes, interroge les notions d'exposition et d'objet contextualisé. Officiellement empruntés à leurs propriétaires gantois, ces artefacts d'appui de fenêtre leur seront ensuite

¹ Héros de *The Truman Show*, film américain de Peter Weir (1998).
² Un flamant rose ou encore une rose rappelant le ready-made de Duchamp et transformée en instrument de musique par le collectif Logos Foundation.



Denicolai & Provoost, *Kisses*, 2006.

Autocollant vinyle / Vinyl sticker.
Photo: Dirk Pauwels. Courtesy des artistes et / the artists and LMNO, Bruxelles / Brussels. S.M.A.K., Gand, Belgique / Ghent, Belgium.



Denicolai & Provoost, *A dream called macho, mocha, monna etc.*, 2010.
Tirage sur papier affiche (dos bleu), vidéo avec son, déchets troués et plis découpés au laser, journal / Blurbac, print, video with sound, found waste and laser-cut plis, newspaper.
Photo: Dirk Pauwels. Courtesy Collections Kanaal Foundation, Bruxelles / Brussels. S.M.A.K., Gand, Belgique / Ghent, Belgium.



Denicolai & Provoost, *Los pasatiempos para personas inteligentes*, 2009.
Video, résine peinte, acier laqué / Video, painted resin, lacquered steel.
Photo: Dirk Pauwels, Courtesy des artistes et / the artists and LMNO, Bruxelles / Brussels, S.M.A.K., Gand, Belgique / Ghent, Belgium.

- 1 La déportation juive, la fermeture des mines, la résistance durant la deuxième guerre mondiale etc.
- 2 Emanuele Coccia, *Métamorphoses*, Paris, 2020.
- 3 En collaboration avec les architectes NUGD et le bureau d'étude Greisch.
- 4 Il s'agit d'une vidéo d'une chorégraphie absurde de camions de glace qui tournent en rond comme une boîte à musique.

restitués pour former le parcours urbain d'une nouvelle exposition dépassant le cadre de la présente. Denicolai & Provoost reconfigurent notre approche de l'espace public à travers ses fonctions, notamment celle d'activer la conscience collective. Chaque dimanche, l'exposition se transforme en goûter. La recette du gâteau offert à la dégustation a été élaborée d'après la demande, soumise par un groupe de personnes à la ville de Genk, de l'érection d'un monument à la mémoire du passé¹. *Tien Taarten – Ten Cakes* (2018) sonde la fixité de l'action sculpturale et offre un moment de rencontre plutôt qu'un objet érigé, que l'on contournerait, impassible. Là encore, les objets facilement reconnaissables se rapportent à des codes populaires et rassurants. Leurs couleurs réconfortantes et leur aspect ludique n'ont pourtant rien d'innocent. Les signes détournés de leur fonction invitent à la perception d'une autre réalité, comme la sculpture d'un cornet de frites exposée plus loin, dont l'inversion des couleurs interrompt l'identification et renvoie au véritable contenu de la vidéo en noir et blanc adjacente. Dans *Los pasatiempos para personas inteligentes* (2009), les grands bras articulés des machines de la foire de la Gare du Midi s'abstraient en une chorégraphie plus extractiviste que festive, qui renvoie aux expropriations du quartier.

Le lombric totémique (*Earthworm since 2001*) s'est lui aussi frayé une place sur les cimaises du S.M.A.K. L'invertébré ici exposé est le dessin original acquis par le collectionneur Herman Daled, récemment décédé, à qui les artistes rendent discrètement hommage. Le ver – métaphore de leur posture écologique – parcourt l'œuvre de ces artistes « régisseurs du réel » depuis leurs débuts. Il rappelle l'importance de la notion de contexte à partir de laquelle s'est construit l'ensemble de la pratique du duo. L'animal vermiforme ventile et nourrit les sols nécessaires à l'équilibre d'un écosystème; il est cette intelligence discrète et à peine visible, à leur image.

Dernière nous, la salle des protocoles. On y (re)découvre l'installation du marché au poisson de Castellón. Les affiches des dessins d'animation tirées du film *A dream called macba, moca, moma etc.* (2010) sont accrochées en hauteur sur le mur, à une distance qui varie de l'une à l'autre et anime l'espace. Outre les réflexions menées sur les codes de l'image et de la communication, le récit désarticulé interroge l'agitation d'un cycle socio-économique et ses impacts environnementaux – dont les rebuts en plastique récupérés par les filets de pêche présentés au sol sont les témoins. Toujours discrètement insinué, le rapport des artistes à l'écologie témoigne de leur sensibilité à un écosystème plus large. Comme une structure d'équivalence horizontale, leur pratique m'évoque les *Métamorphoses* d'Emanuele Coccia. L'exposition devient comme « la naissance [qui] n'est pas simplement l'émergence du nouveau, [mais] aussi l'égarment du futur dans un passé sans limite² ». Denicolai & Provoost relient des forces qu'ils transforment, ouvrent des passages et des modes

d'action qui incitent le regardeur à une attention envers ce qui le précède, ce qu'il produit et ce qui le constitue.

La salle suivante est encore une étonnante soupape, et la réunion d'un large panel de recherches (maquettes, dessins, vidéos, performances), dont certaines inachevées. Ici rassemblées en archive de façon inédite, toutes interpellent sur les dimensions spatiale et, surtout, sociale de l'espace public. Pour le projet avorté de la place Valladodid à Lille (2018)³, Denicolai & Provoost avaient imaginé, en réponse au concours lancé par Euralille pour consolider le plancher de la place, le réaménagement de cette dernière dans une double économie de récupération et d'optimisation, qui favoriserait la circulation de toutes les formes du vivant. Ces œuvres – ou simplement leurs traces dans le cas des performances – confirment la simplicité des gestes par lesquels les artistes opèrent la rencontre entre des mondes aux réglementations administratives, législatives et appropriationnistes absurdes, et dont ils tentent de les débarrasser. On feuillette les pages du *Machin Financier* (2014), qui contourne les droits d'auteur de Peyo, et on redécouvre plusieurs des obsessions du duo: ainsi de celle pour le carrefour giratoire. Déjà présent dans *No Ice* (2002)⁴ puis au cœur de *www.eceel.com* (2009), le rond-point catalyse certains illogismes de l'habiter contemporain et reflète les tentatives publiques de décoration et de communication, que les artistes s'amuse à détourner. C'est, encore et toujours, avec une évidence déconcertante que Denicolai & Provoost rendent visibles et libèrent les choses du quotidien (les Schtroumpfs, les arbres et les ronds-points), pour offrir d'autres circularités.

En marge et pourtant déjà visible depuis l'accueil du musée, une sculpture-collage navire en équilibre au bord de la mezzanine se démarque encore dans cette salle. Figure de proue inclassable – en raison de la diversité de ses composants, *Citizenship* (2018) est un autre avatar des artistes-compost: un assemblage marginal de rebuts digérés de leur propre histoire de couple-artistes et des environnements dont ils se nourrissent. Comme exhibé devant une fenêtre, elle souligne l'absence de frontière entre les mondes intime et public, et indique, girouette, la direction de l'ultime salle de l'exposition, où se joue l'histoire non-narrative de *HELLO, ARE WE IN THE SHOW?* (2020). Voilà déjà plusieurs années que le duo travaille à ce projet dont quelques prémices avaient été exposées à West (La Haye) en 2014. Le film d'animation – le plus abouti de leur œuvre –, laisse place à la contemplation d'une lente balade multi-scalaire. Il croise les mondes pour créer un *patchwork* de textures et de relations, et condense l'hyper attention que l'on vient de vivre. Les cycles de végétaux et d'animaux éclosent et se rencontrent, indifférents à l'activité humaine. Écologique par nature, l'œuvre de Denicolai & Provoost est un humus qui recycle et crée du lien. Elle accueille, transforme et laisse transiter, pour donner vie à des histoires en cours et en devenir.

Denicolai & Provoost

Hello, are we in the show? (Comment voir la même autre chose)

S.M.A.K. Gand

by Antoinette Jattiot

At a time of anti-waste laws, fast-fashion recycling measures, and countless “zero waste” publications, the urge for recycling has been caught between a level of awareness and the claws of a paradoxical circular economy, where half-hearted political policies and the omnipotence of lobbies reveal a logic that finds itself in a vicious circle. Behind the ironies of the system, the management of waste first raises the question of what we consider to be an “end-of-life object”, and then, the question of the genuine possibility for it to be reused and recirculated. For more than two decades, the artistic practice of Simona Denicolai and Ivo Provoost has echoed the ecological concerns of a whole generation. Their singular and protocol-based approach to the world that surround them, can be considered as a dual act of retrieval and transformation, which nevertheless stands out through the attention they both pay to the very nature of “waste”. By rejecting the idea of a supposed uselessness of the now-discarded object, their holistic study of the world invites us to consider a circularity of matter and of the gaze. The duo keeps these circularities out of a binary representation of what is then considered waste, and an “economy” solely aiming at the profitability of recycling. The overlooked objects, left-behind in public space and in nature, serve their practice as vital and non-monetizable forces. Proof of a discreet form of militancy that is subtly reflected in their major exhibition at S.M.A.K.

“Hello, are we in the show?” starts with a black curtain behind which a horizontal window reveals the backstage. The shadows of a film and of silhouettes move slowly in the darkness of a vast room. The exhibition begins from the outset with a deconstruction, or the highlighting (in the shadows [sic]) of a circularity of production. Unlike Truman Burbank, the unwilling hero of a fake world, any given illusion is here instantly overturned. Rather, the devices used lead to a shift of the gaze and an immediate action on the environment within which the visitor situates themselves, becoming in turn subject of investigation, and actor. Present and future are weaved together like an inextricable blend, a retinal persistence that will never leave us,

until the last step of the journey and the discovery of an animated film that shares the title of the exhibition. “Seeing the same other thing” is above all a matter of attention; the attention we pay to things and to our environment. An invitation not to choose between inside and outside, between before and after, but rather to *compose with* different temporalities and scales, like an inseparable whole.

“Hello, are we in the show?” is in constant metamorphosis. Tomorrow’s performance, Sunday’s tea party, or all the other protocol-based artworks exhibited in the first gallery, disrupt the order of time. Between the playground and the metro tunnel, the non-skid green floor pulls the institution out of its museum context and questions its function as a fixed, for conservation-purposes-only space. As a crossing point and place for encounters, supposedly distinct from one’s intimacy and privacy, this space is set to become “public”. The protocol-based objects come from a world that is, *a priori*, external, but whose origin the artists recall through the framework of their presentation. The interest of this exhibition with its “retrospective” modalities lies in the meeting of known and yet unprecedented forms, which testify to multiple spaces of coexistence. The duo’s work is a mediator that encourages the crossing of its own temporalities.

For the third edition of the ensemble in which they are presented, the far-fetched and colourful objects¹ of *Egeliner* are the perfect pretext for a writing tinged with humour, which pursues the aim to blur borders between private and public, and between object and its perception. This “high-seas line”, as the artists like to call it, interrogates the norms and ideas linked to exhibiting and to contextualising an object. Officially borrowed from Ghent residents, the decorative, window-sill artefacts will later on be returned to them in order to trace the urban itinerary of a new exhibition, which will go beyond the scope of the present one. Denicolai & Provoost reconfigure our approach to public space through its functions and duties, including that of activating a collective feeling of consciousness. Every Sunday, the exhibition becomes a sort of tea party. The recipe for the cake offered for tasting is developed following

¹ The main character of *The Truman Show*, an American film by Peter Weir (1998).
² Such as a pink flamingo or a wheel recalling Duchamp’s readymade and turned into a musical instrument by the collective Logos Foundation.



Denicolai & Provoost, *Egeliner*, 2018.
Materials: iron, steel, aluminium, wood, fabric, glass, paper, and waste.
Photo: Dijkzool, Ghent, Belgium.

the request of a group of people to the city of Genk to erect a monument to the past.³ *Tien Taarten – Ten Cakes* (2019) questions the fixity of sculptural action. The work offers a moment of encounter rather than an erected object, which one would only bypass, impassive. Again, the easily recognisable objects pertain to popular and reassuring codes. However, their comforting colours and playfulness were not chosen innocently. Their characteristics and signs, diverted from their primary function, lead to the perception of another reality. This is for example embodied by the sculpture of fries exhibited further on, whose colours are inverted and thus subvert identification, and rather lead to the real content of the adjacent black and white video. In *Los pasatiempos para personas inteligentes* (2009), the big articulated arms of the machines at the Gare du Midi funfair are abstracted into a choreography that is more extractivist than festive, in reference to the expropriations happening in the neighbourhood.

The totemic earthworm (*Earthworm since 2001*) also found a place on the walls of the S.M.A.K. The invertebrate exhibited here is the original drawing acquired by the recently deceased collector Herman Daled, whom the artists discreetly pay tribute to. The worm—a metaphor for their ecological stance—, has been present in their work of these artists, as “managers of reality”, since their beginnings. The worm recalls the importance of the idea of “context”, on which the duo’s entire practice

stands. The vermiform animal ventilates and nourishes the soil necessary to the balance of an ecosystem. The worm is this discreet and barely visible intelligence, like the artists.

Behind us, the room of protocols. Here we (re)discover an installation representing the Castellón fish market. The posters of animated drawings taken from the film *A dream called macha, moca, moma etc.* (2010) are hung up high, at a distance which changes from one to the other, and thus animate the space. In addition to thoughts on the codes of image-making and communication, the intentionally disarticulated narrative questions the unrest of a socio-economic cycle and its environmental impact, as embodied by the plastic scraps fished out by nets presented on the floor. Always subtly present, the artists’ relationship to ecology testifies to their sensitivity in regards to a wider ecosystem. Like a structure of horizontal equivalence, their practice reminds me of Emanuele Cacciola’s *Metamorphoses*.⁴ The exhibition becomes like the “birth [which] is not simply the emergence of the new, [yet] also the drifting of the future into a boundless past.”⁵ Denicolai & Provoost put together forces that they transform, open up passages and modes of action that encourage the viewer to pay attention to what comes before them, what they produce and what constitutes them.

The next room is yet another astonishing valve, and the reunion of a wide range of research

(scale models, drawings, videos, performances), with some of them unfinished. Here, gathered together in the form of an unprecedented archive, the research interrogates the idea and characteristics of space, and above all, the social aspect of public space. For the finally cut project of the Place Valladolid in Lille (2018), Denicolai & Provoost had imagined, in response to a competition launched by Euraille to consolidate the ground of the square, the redevelopment of the latter in a double economy of recovery and optimisation, which would have put forward the circulation of all forms of life. These works—or simply they remain in the case of performances—emphasize the simplicity of the gestures by which the artists operate the encounter between worlds with absurd administrative, legislative and appropriationist regulations, and of which they try to rid them. Flipping through the pages of *Machin Financier* (2014), which bypasses Peyo’s copyright, we rediscover several of the duo’s obsessions, such as the one for the roundabout. Already present in *No Ice* (2002)⁶ and at the heart of *www.eeell.com* (2009), the roundabout catalyses certain illogicalities and inconsistencies regarding contemporary living. It reflects public attempts at decoration and communication, which the artists have fun subverting. Again and again, Denicolai & Provoost make visible and make free things of everyday life (the Smurfs, trees and roundabouts)

with disconcerting clarity, in order to offer other circularities.

On the fringes, and yet already visible from the museum’s information desk, a sculpture-collage-ship balanced on the edge of the mezzanine stands out in this room. An unclassifiable leading figure due to the diversity of its components, *Citizenship* (2018) is yet another avatar of the compost-artists: a marginal compilation of digested scraps of their own history as an artist-couple, and the environments which they grow from. As if displayed in front of a window, the work underlines the absence of boundaries between intimate and public worlds. It points out to the direction of the final room of the exhibition, where one can find the non-narrative story of *HELLO, ARE WE IN THE SHOW?* (2020). The duo has been working on this project for several years now, the beginnings of which were exhibited at West (The Hague) in 2014. The animated film, which can be regarded as the most accomplished of their work, gives way to the contemplation of a slow multi-scalar stroll. It interweaves different worlds in order to create a patchwork of textures and relations, and condenses the hyper attention one has just experienced. Cycles of plants and animals hatch and meet, indifferent to human activity. Ecological by nature, the work of Denicolai & Provoost is a humus that recycles and generates social cohesion. It welcomes, transforms and allows moving around, in order to give life to ongoing and upcoming stories.

3 Jewish Deportation, mine closures, Resistance during World War II, etc.
4 Emanuele Cacciola, *Metamorphoses*, Paris, 2020.
5 In collaboration with the NO3D architects, and the engineering department Bureau d’Etudes Griesch.

Denicolai & Provoost, HELLO, ARE WE IN THE SHOW?, 2020.

Capture de film d’animation en 2D / 2D animation film still.
Produit par / Produced by S.O.L.L. — Geert Van Goethem & Linda Sterckx — avec le soutien de / with the support of Musée de la Chasse et de la Nature, Paris & Netwerk, Aalst; une coproduction de / a coproduction with S.M.A.K., Gand / Ghent & BP2a, Charleroi; avec le soutien de / with support from Flanders Audiovisual Fund (VAF) & Casa Kafka Pictures-Movie Tax Shelter; avec le soutien de / with support from BelFicus; financement de la production artistique par / financing for art production through Solberg Production, Paris, Bruxelles / Brussels.
Courtesy des artistes et / the artists, LMNO, Bruxelles / Brussels & Solberg Production, Paris, Bruxelles / Brussels.



[p. 60]
Denicolai & Provoost, *Morg_2014*.
Graines, bicarbonate, acier / Seeds, tarpaulin, steel.
Photo: Dirk Pauwels. Courtesy des artistes et / the artists and LMNO, Bruxelles / Brussels, S.M.A.K., Gand, Belgique / Ghent, Belgium.

6 The work consists in a video of an absurd choreography of ice cream trucks that go around in circles, like in a music box.

